



LAURA-LI JEANNOT

Cette nouvelle a été rédigée avec l'expertise scientifique de la **Pr Virginie Duvat** et du **Dr Alexandre Magnan**. Virginie Duvat est professeure de Géographie et chercheure au sein du laboratoire LIENSs. Elle a participé en tant qu'auteure principale au chapitre « Petites Îles » du 2^e volume du 6^e rapport du GIEC, qui porte sur « Impacts, Vulnérabilité, Adaptation ». Alexandre Magnan est chercheur sénior « Adaptation au changement climatique » à l'Institut du Développement Durable et des Relations Internationales (IDDRI-Sciences Po) et également co-auteur du groupe 2 du GIEC. Il a notamment été auteur principal du chapitre « Sea-level Rise implications for low-lying coasts, islands and communities » du Rapport spécial sur les océans et la cryosphère en 2019, et du chapitre « Key risks across sectors and regions » du 2^e volume du 6^e rapport du GIEC.





LES MALDIVES sont un ensemble d'atolls constitués de 1200 îles réparties sur plus de 800 kilomètres du Nord au Sud dans le Nord de l'océan Indien. C'est le pays le plus bas de la planète, avec une altitude moyenne de 1,5 mètres au-dessus du niveau de la mer. Différents facteurs viennent accroître la vulnérabilité aux risques naturels de ce pays : l'éclatement du territoire, la densité de population résidant à moins de 100 mètres des côtes, la faible disponibilité des ressources d'eau douce, la forte dépendance alimentaire aux récifs coralliens. Certaines îles basses et exposées subissent déjà des submersions marines régulières causées par des vagues, et les populations y vivant s'y sont adaptées, par exemple en construisant des ouvrages de protection les abritant de ces phénomènes, ou en mettant en place des mouvements migratoires temporaires.

LA MENACE PRINCIPALE liée au changement climatique est l'augmentation du niveau moyen de la mer, dont les projections actuelles prévoient une augmentation de 0,43 à 1,7 mètres d'ici la fin du siècle. Cependant, toutes les îles ne sont pas égales face à la montée des eaux : leur géomorphologie, la densité d'habitants, et la disponibilité en ressources varient de l'une à l'autre. Aucune solution universelle n'est applicable à l'ensemble des îles, et les mesures envisagées doivent être pensées en fonction du contexte local à une échelle de temps appropriée pour appréhender les changements à venir. Plusieurs solutions sont déjà mises en place et sont amenées à se développer dans le futur (élévation des îles par dragage du platier récifal, construction de digues, etc.), et parmi elles : la migration interne vers des îles artificielles plus grandes, plus élevées, et présentant un moindre risque face aux submersions.



JUIN 2034

J'ai dix ans quand j'entends les mots pour la première fois. Quitter l'île. Je suis assis à table avec papa, maman, mon grand frère Ashneef, tatie Rana, notre petite cousine Nissa, et les anciens du village, et devant nous, comme tous les samedis où papa va pêcher loin des côtes, le Garudhiya de maman, cette soupe de thon qu'Ashneef et moi engloutissons à peine servie dans nos bols.

Maman peine à cacher sa curiosité, et jette des coups d'œil furtifs à tatie Rana. Il faut dire que le village fourmille depuis ce matin. Deux étrangers sur l'île, vêtus de costumes et ne parlant pas notre langue, ça se remarque. Finalement, elle demande, presque nonchalamment : « *Ils logent à ton hôtel, non, Rana ?* » Tous les chuchotements s'arrêtent autour de la table.

Tatie hoche la tête. « *Ce sont des hommes d'affaire.*

– *Et que viennent-ils faire ici ?*

Tatie nous regarde un à un. « *Ils viennent évaluer les risques.* » Elle a la même voix que quand elle raconte des histoires aux enfants de la famille tard le soir : tous ont les yeux rivés sur elle, boivent ses paroles. Même mon frère Ashneef a reposé sa cuillère et la regarde en silence.

« *Hulbumalé,* » soupire papa. Tatie Rana hoche la tête. « *Rien n'est encore décidé. Mais peut-être bien.* »

« *C'est quoi, Hulbumalé ?* je demande.

– *C'est une île près de la capitale* – » maman commence à répondre.

– *Malé !* intervient Nissa, fièrement.

– *Oui, près de la capitale, Malé. Hulbumalé est une île qui a été agrandie sur la mer, pour que plein de gens y vivent.*

– *Agrandie sur la mer ?*



– *Ça veut dire qu'ils ont pris du sable du fond de la mer pour la construire, dit maman.*

– *Ça veut dire qu'ils ont détruit le récif pour la construire, surtout, grommelle un ancien du village.*

– *Et on y partirait ?* » Quelque chose dans ma voix doit trahir mon inquiétude, car papa se tourne vers Tatie d'un air mécontent. « *C'est bien trop tôt pour parler de ça, regarde, tu vas faire peur aux enfants.*

– *Pourquoi ? C'est leur futur dont on parle. Je ne veux pas que Nissa grandisse les pieds dans l'eau.* » Elle passe une main dans les cheveux de sa fille, et je vois que Nissa a les yeux baissés sur son assiette. Ses petites épaules tremblent légèrement. Puis, soudain, dans un sanglot, elle crie de sa petite voix : « *Je ne veux pas quitter l'île !* »

Aussitôt tous les adultes se précipitent pour la réconforter. Tout à coup j'ai envie de pleurer, aussi, et je ne sais si c'est parce que Nissa hoquète en face de moi, de grosses larmes coulant sur son visage, ou si c'est parce que j'ai peur de ce que ces mots signifient. Sais-je seulement ce que ça veut dire, quitter l'île ? Je ne suis jamais parti. Maman se rend sur l'île voisine voir ses amies, parfois. Papa part à Malé, plusieurs fois dans l'année. Ashneef connaît Londres, Paris, Pékin, il a vu des photos en cours et m'en parle, le soir, si je suis sage. Perdu, je tourne les yeux vers maman, et elle prend ma main dans la sienne, la serre, fort. Je peux sentir en elle quelque chose que je suis encore trop jeune pour nommer, un mélange de tristesse et d'appréhension qui me rappelle les jours de pluie sur l'océan. Mais ses yeux sont doux et je me laisse rassurer pour un instant. Ma famille est là. Ma maison est là.

Plus tard, Ashneef, Nissa et moi partons courir le long de la plage vers le rocher aux oiseaux, là où nous jouons depuis tout petits. Nos pieds frappent le sable doux chauffé par la journée, et nous rions, notre peine oubliée. Ashneef et Nissa décident de se baigner tandis que je me perche sur le rocher, faisant fuir une sterne. Un rayon de soleil apparaît entre les nuages, et l'eau s'éclaire un instant, la silhouette du récif se dessinant sous les vagues azur, l'écume illuminée par le soleil couchant drapant Ashneef et Nissa



d'or, leurs rires se perdant dans le creux de l'eau comme un grand secret. Je pense aux étrangers, à New York, Paris, ceux qui dans les photos d'Ashneef fuient la pluie même en été et se réfugient sous des grands bâtiments de béton.

Ashneef me tire la jambe et je tombe dans l'eau. Pendant un moment je ne vois plus que le bleu du récif.

Trois ans plus tard, il part à Londres étudier une matière que je ne pourrai prononcer correctement que longtemps après son départ : la géomorphologie.

SEPTEMBRE 2044

J'ai vingt ans quand il revient. « *Maman, tu viens chercher Ashneef au port avec moi ?* » Elle continue à regarder la télé obstinément, en silence. Je sors, poussant un soupir. Dehors, les travailleurs s'affairent, évaluant les distances des maisons à la rive, toquant de porte en porte pour parler aux habitants. À côté d'eux, les enfants jouent, tirant parfois leur ballon entre les jambes des hommes en costume qui, immobiles, supervisent ce va-et-vient constant. Leur méfait commis, les enfants s'enfuient en riant derrière les maisons.

La barque arrive quand le soleil est encore haut dans le ciel. C'est le mari de Tata qui conduit, faisant depuis quelques années les aller-retours deux fois par semaine à Malé. À l'arrière de la barque, quelques villageois tanguent doucement, vêtus des mêmes t-shirts que lui-même : achetés au marché il y a des années, portés par leur parents, leurs grandes sœurs et grand frères, rendus gris et doux par l'usure, la sueur et le sel. Mon grand frère Ashneef est là, un peu à l'écart, dans sa chemise immaculée et son pantalon sorti d'un tailleur européen. Pourtant quand le bateau s'immobilise sur le ponton, il en sort d'un bond agile, comme s'il n'avait jamais cessé de vivre sur l'île.

Face à lui, je ne sais pas quoi dire, me sens gêné, tout à coup.
« *J'ai pêché du poisson ce matin. Maman a fait du Garudbiya. Nissa vient manger à la maison.* »



– *Pas Rana ?*

– *Tatie est partie à Hulbumalé. »*

Quand nous arrivons à la maison, maman attend, debout au milieu du salon. Elle s’approche de mon frère d’un pas frêle, s’appuyant sur la commode de l’entrée. Je ne sais pas si elle va le gifler ou l’étreindre.

« *Mon fils,* » elle finit par dire. Elle pose une main sur son épaule, la serre, puis se retourne pour marcher jusqu’à la cuisine. Ashneef s’installe sur la table de la cuisine, ouvre son ordinateur, le bruit du clavier se joignant à la brise de la saison sèche, au cri des oiseaux, au clapotis des vagues caressant le sable à quelques mètres de leur porte. Il est difficile de croire que la météo prévoit de grosses houles pour dans quelques jours. Bientôt, j’installerai les planches en bois devant la maison.

Nissa arrive quand le soleil commence à se coucher. Elle a tellement grandi, depuis qu’Ashneef est parti, a perdu son innocence d’enfant, même à seulement dix-sept ans. Depuis ses quinze ans elle mène avec un petit groupe des actions à la capitale pour protester contre notre relocalisation, dénonçant le manque d’aide et de communication du gouvernement. Tatïe Rana l’exhorte à rester avec elle chaque fois que Nissa va à Malé. Mais, à chaque fois, Nissa revient ici, plus déterminée que jamais à préserver notre communauté qui se délite progressivement.

Quand elle aperçoit Ashneef, qui s’est levé de derrière son ordinateur pour la saluer, je peux voir la colère à peine contenue dans son regard. « *Nissa,* » il dit, ému.

« *Ashneef,* » elle répond, glaciale. « *Ça fait quoi ? Cinq ans ? Sept ans ? »*

« *Allons, allons, les enfants,* » intervient maman, arrivant avec le plat de poisson. « *Ashneef n’était pas totalement absent. Regarde ce qu’il nous a offert.* » Elle montre le four du doigt, les plaques de cuisson, la cuisine rénovée. « *Et la salle de bain,* » elle ajoute. « *Toi aussi, Nissa,*



tu pourrais lui être reconnaissante de ce qu'il a fait pour ta mère. Un des plus beaux appartements d'Hulhumalé. » Nissa plisse les yeux, défiante, fixe Ashneef, et je pense qu'elle va en venir aux mains ici et maintenant, mais elle finit enfin par s'asseoir.

Alors que nous mangeons, elle commence à parler de son dernier voyage à Malé, explique, pleine d'espoir et de détermination, qu'elle va manifester devant la maison du président pour demander une autre solution. *« Ils ne peuvent pas nous faire partir. C'est notre maison. »*

« Nissa, nous avons toujours été un peuple voyageur. C'est dans nos gènes, » Ashneef dit avec magnanimité.

– Pas dans les miens, elle rétorque, acerbe. On devrait avoir le droit de rester.

– Tu sais bien qu'on ne peut pas. »

Je regarde leur conversation en silence, espérant qu'ils puissent se calmer.

« On ne leur demande pas de partir, dans d'autres îles. À Malé et Gan par exemple. Ils y dépensent des milliards de roupies d'aménagements pour les protéger. Pourquoi pas nous ?

– Voyons, tu sais bien que leurs situations sont différentes de la nôtre... Malé est la capitale, bien sûr qu'ils vont investir pour la protéger... et Gan est une des îles les plus hautes et les moins exposées du pays, c'est normal qu'ils parient dessus pour l'avenir... Mais voilà, on est nés sur cette île-là. Elle est petite, et elle est basse. Et le récif est endommagé. À tout moment, on risque d'être submergés. D'ailleurs, c'est déjà arrivé dans d'autres îles...

– Mundoo, » je dis. *« Keala Haa, dans l'atoll Alifu. Villingili. Hinnavaru, il y a quelques années – c'est passé à la télé. La semaine d'après, la moitié des habitants de notre île étaient partis. Ils avaient peur. »*

Ashneef me regarde et hoche la tête lentement. *« Nous ne sommes pas les premiers à partir. Nous ne serons pas les derniers. »*



« Mais il n'y a que moi qui me souviens de ce qu'Ali nous a dit quand il est parti de Villingili ? » renchérit Nissa. « On leur a offert un appartement neuf, on les a aidés à déménager, le gouvernement y a fermé les écoles pour les faire partir – et arrivé là-bas : il a mis un an à trouver un emploi. Il nous a dit s'inquiéter de la criminalité. Du peu d'espace disponible pour ses enfants à l'école. À quel moment est-ce qu'on décide d'abandonner ce que l'on a dans nos îles pour aller vers ce genre de futur ? Combien notre décision de partir vaut-elle ? » Elle repose sa fourchette. « C'est à cause de ton entreprise, Ashneef, de gens comme ça qui ne sont jamais venus ici et qui pourtant prennent des décisions pour nous, qu'on en est arrivé là. C'est à cause de gens comme toi – toi qui a grandi ici, qui nous connais, toi qui aurais pu changer quelque chose avec tes dizaines de diplômes – mais tu as choisi de nous trahir. Je ne pourrai jamais te pardonner. »

Ashneef reste silencieux un long moment. « Le départ de l'île a été voté par référendum des habitants. La majorité a décidé de partir. Y compris ta mère. »

Nissa lui jette un regard noir. J'ai envie de disparaître de cette conversation.

« Je ne suis pas ton ennemi, » il reprend. « Je veux juste qu'on s'en sorte tous en sécurité. C'est pour ça que je suis parti. Je voulais comprendre pourquoi nos îles sont si vulnérables. Pour qu'il ne se passe jamais ce qui s'est passé ailleurs. Où ils n'ont pas eu le choix de partir. »

– Est-ce vraiment un choix qu'on nous donne ? »

Il y a un flottement dans la pièce. J'ai fini mon plat depuis longtemps, et gratte le fond du bol avec ma fourchette à la poursuite des dernières miettes de poisson.

« Nissa, » maman dit soudain, sa voix frêle mais encore si douce et patiente imposant le silence dans la petite pièce. Elle tourne les yeux vers ma cousine, et prend une grande inspiration. « Moi aussi, je pars. Le gouvernement m'a proposé de couvrir tous mes frais médicaux dans le plus grand hôpital de Malé. Je me fais vieille, et mes os sont douloureux. » Il y a une sérénité sur son visage, quelque chose de triste et calme. Nissa ne dit rien, mais lui serre la main, fort.



Plus tard, alors que maman s'est couchée pour la nuit et qu'Ashneef s'est remis sur son ordinateur, je rejoins Nissa sur la plage. Elle est assise dans le sable, à quelques centimètres seulement de la maison, le bout de ses orteils trempant déjà dans l'eau chaude et immobile du lagon. La lumière de la lune et des étoiles éclaire timidement le récif, le spectre des coraux parfois troublé par le passage d'un poisson.

« *Je le bais,* » elle dit. « *Je le bais, je le bais, je le bais, je le –* »

NOVEMBRE 2046

J'ai vingt-deux ans quand je comprends enfin ce que ça veut dire, quitter l'île.

Je me réveille et je ne sais pas quel jour on est. Le ciel est sombre et je sais que je suis parti un matin alors que le soleil était haut dans le ciel. Était-ce ce matin ? Était-ce hier ? Était-ce il y a une semaine ? Je sais que c'est important. Je ne me souviens plus pourquoi. Je suis allongé au fond de ma barque – celle de mon père avant moi, le bois peint de jaune et bleu commençant à se fendre à certains endroits –, seul au milieu d'un océan clairci par l'écume, tanguant, roulant au rythme des vagues immenses, et à l'arrière de ma tête une douleur sourde me brouille la vision. J'ai de l'eau dans les oreilles et du sel sur la langue. J'ai froid.

On nous a prévenus il y a un mois. Ce serait le dernier bateau du gouvernement, envoyé pour nous chercher, nous, les cinq derniers habitants de l'île : trois anciens, Nissa, et moi. Je me souviens, maintenant. Je regarde le ciel. Je l'ai raté.

Malgré l'annonce de la tempête approchant, j'avais voulu faire un dernier tour dans le lagon, avant le départ final de l'île, retracer les contours du récif autrefois si coloré, reprendre le courant de la passe qui entraîne les barques au large, sentir le vent et le sel dans mes cheveux, le bois rugueux de la barque une dernière fois sous mes mains. J'avais voulu imprimer chaque détail, chaque sensation, transporter l'île entière quelque part dans mes souvenirs.



Mon père, s'il avait encore été là, m'aurait fait la leçon. J'entends sa voix dans le fracas des vagues, son ton sévère et inquiet se perdant quelque part dans l'eau roulant au fond de la barque.

Avec un bruit sec, je heurte quelque chose, et je manque de basculer par-dessus bord. Je lève la tête, plissant les yeux contre le vent et la pluie battante qui m'obscurcit la vision. Par quelque miracle, j'ai dérivé jusqu'à l'île, charrié à ses rives comme les bouteilles en plastique qui parsemaient le petit banc de sable devant les maisons ces dernières années. C'est le ponton que j'ai heurté. Du moins ce qu'il en reste. Il est à moitié sous l'eau, seules quelques planches flottant à la surface, tordues par la force des vagues que le récif mourant ne retient plus. J'y accroche rapidement une corde, sort de la barque en me hissant sur le bois flottant, manque de m'empaler sur un clou apparent. Enfin mes pieds touchent le sable. Je me redresse. L'eau m'arrive au-dessus des genoux.

Par instinct, je me dirige vers notre maison, où je suis le seul à vivre depuis deux ans. Mes jambes sont lourdes, poussées et tirées par le courant, et je suis encore désorienté, à la recherche de quelque chose mais je ne suis pas certain de savoir quoi. Mes yeux balayent la ligne sombre et agitée de l'horizon, et je mets plusieurs instants à comprendre que je cherche une silhouette qui n'y est plus. Le toit de la maison s'est envolé, les murs se sont effondrés contre les vagues, les planches en bois, maigres protections contre la force de l'eau, flottent à la surface. Je vois nos souvenirs étalés là, disparaissant et réapparaissant sous les flots : des jouets, des morceaux de meuble, la lampe de chevet d'Ashneef, les bols de bois dans lesquels nous mangions le Garudhiya.

Je comprends qu'il n'y a plus rien pour moi ici. Il ne me reste plus qu'un endroit à visiter. Lentement, je me dirige vers là où nous avons passé toute notre enfance, Ashneef, Nissa, et moi. Quand vil n'était pas encore parti, que c'était mon grand frère qui s'amusaient à me mettre la tête sous l'eau et me donnait ses vieux t-shirts et me laissait gagner quand on jouait au ballon – quand ma cousine était encore une enfant, qui ne connaissait ni l'amertume ni cette colère sourde qui l'habite depuis des années maintenant.



Le rocher aux oiseaux est là. Il ne dépasse que de quelques centimètres de l'eau qui le couvre et le découvre sans relâche. Une forme y est perchée, immobile, et je mets quelques instants avant de comprendre ce que je vois.

« *Nissa ?* » Son nom m'échappe dans un souffle.

Elle se retourne, et ce sont bien ses grands yeux bruns qui me fixent, les mêmes qu'Ashneef, que ma mère, que mon père, que Rana.

« *Je te croyais parti avec les autres,* » elle dit.

– *Moi aussi,* » je lui dis. Ma gorge me brûle. « *Je suis parti en barque, j'ai été assommé. Viens. La barque est intacte, elle est accrochée au ponton, on peut encore y aller.* »

Je fais mine de me retourner mais elle continue à me regarder. « *Allez, Nissa, l'eau monte encore,* » je dis, plus urgent. Depuis tout à l'heure je sens que le courant me happe, sapant lentement le peu d'énergie qu'il me reste. Je ne sais pas si je me suis affaïssé ou si l'eau est montée, mais les vagues m'arrivent maintenant aux cuisses.

« *Désolée, Abbud.* » Elle sourit. Je ne sais pas si elle est triste ou sereine. Je ne veux pas savoir. Nous devons partir.

« *Nissa, non –* » Une vague particulièrement grande me percute alors que je me tourne vers Nissa, et, déséquilibré, je tombe dans l'eau. Pendant un instant, je roule sur moi-même, la tête sous l'eau, et mes membres sont si lourds que je pense me noyer là. Enfin la vague se retire et je peux lever la tête. Mes poumons sont en feu, et je tousse et crache jusqu'à pouvoir enfin respirer de nouveau. Tremblant, je me relève pour encaisser la prochaine vague, prêt à saisir Nissa et à l'emmener à la barque avec moi.

Le rocher est vide.



Je tourne la tête à droite, à gauche, cherche ma cousine du regard mais il n'y a que l'eau qui m'entoure et qui monte. « *Nissa !* » je crie. Une deuxième vague me projette sous l'eau, et cette fois me traîne vers le large sur plusieurs mètres. Je m'accroche au sable tant que je peux mais mes mains glissent, et quand la vague me libère enfin il me faut toutes mes forces pour me redresser. Je me traîne jusqu'au rocher, tremblant. Nissa n'est nulle part en vue. Une autre vague arrive, et je m'accroche au rocher de notre enfance, et je ne sais si c'est l'eau de mer ou mes larmes, chaudes, tièdes et salées, qui me brûlent et m'aveuglent, mais, impuissant, je ne peux que me recroqueviller et attendre une accalmie dans la tourmente. Les yeux de Nissa me reviennent pendant un instant. Ou est-ce que ce sont ceux d'Ashneef ? Les miens, dans le miroir, hier matin encore, me demandant où et qui je serai quand j'aurai quitté l'île ?

Pendant un instant, j'ai envie de lâcher le rocher, de suivre ma cousine où qu'elle soit partie, de laisser l'eau me submerger, de faire de l'île mon sépulcre – du début à la fin, mon existence entière contenue dans cet écrin où chaque herbe, chaque cocotier et chaque grain de sable m'est familier, que je connais et qui me connaît. Et l'île semble d'accord, les vagues montent encore et la mer se referme sur moi comme une grande main chaude – mais ma mère m'attend à Hulhumalé. Rana. Mon frère. Tout mon village, qui doit maintenant s'adapter à cette nouvelle vie, et que je peux aider. L'île est morte, sans habitants. L'île n'est plus ici. Elle est ailleurs.

C'est tremblant, à bout de force, que je marche jusqu'à ma barque, retenant ma respiration à chaque vague, m'accrochant aux cocotiers, aux squelettes des maisons, me coupant sur les débris de coraux parsemant le sol. Dans ma tête je ne vois que le visage de Nissa, à six ans en train de pleurer à table, refusant de partir, à quinze ans, disant au revoir à sa mère, refusant de partir, à dix-sept, révoltée contre le monde. Refusant de partir. Mais plus que tout je la vois à trois ans et mon frère à dix, un de mes premiers souvenirs : Tatie la baignant dans l'eau, papa ramenant un immense thon de sa barque, le sang du poisson dans l'eau, les sourires de tout le monde.



Je m'effondre dans ma barque, à bout de force, et détache la corde.

Je sais où est Malé, ait accompagné papa suffisamment de fois, alors je pagaie, et essaie de ne penser à rien. Je pagaie, et ne me retourne pas.

NOVEMBRE 2067

« Une des dernières îles basses des Maldives menacée par la tempête. Les habitants sont évacués sur la grande île la plus proche. Le 3^e agrandissement de Hulhumalé est prévu pour le printemps prochain. Bonne nouvelle pour l'économie : un regain de touristes venus voir « la dernière merveille du monde avant sa disparition » fait mont - »

J'éteins la télé.

« Papa, pourquoi les gens ils doivent quitter leur île ? »

– *Parce que l'eau monte, je réponds.*

– *Et nous aussi, on va devoir quitter Hulhumalé ?*

– *Non, »* je ris doucement. *« On est en sécurité, ici. »* Je jette un regard à la fenêtre, d'où nous avons une vue imprenable sur les autres immeubles, sur la route, bien loin en dessous, et la plage, plus loin encore à l'horizon.

Il semble réfléchir un instant, puis pose à nouveau son regard sur moi, curieux. *« Toi aussi, tu as dû quitter ton île ? »*

Je le regarde. Il a les mêmes yeux que ma cousine. Avec un sourire tendre, je lui fais signe de s'approcher, et il grimpe sur le canapé pour se recroqueviller contre moi.

« J'avais ton âge quand j'ai entendu les mots pour la première fois. Quitter l'île... »

QUITTER L'ÎLE

LAURA-LI JEANNOT

Après une formation d'ingénieure agronome à AgroParisTech et un Master de Biologie à l'ENS, je viens d'entamer une thèse en biologie marine à l'Université de Lancaster, en Angleterre. C'est lors d'un stage aux Samoa américaines que j'ai pu découvrir la richesse culturelle mais aussi la fragilité des îles tropicales coralliennes, de leur biodiversité, et des peuples qui y vivent. Mon projet s'attache à comprendre les dynamiques entre ressources marines et conditions environnementales. J'étudie notamment les populations de poissons coralliens dans l'archipel des Chagos, au Sud des Maldives, et espère ainsi contribuer à la sauvegarde des récifs et à la préservation des sociétés qui en dépendent.

